

---

– *Introduction* –

***Histoires et perspectives d'une recherche.***

---

« Toute question relative à l'identité et au statut d'un objet suppose un état consensuel antérieur où elle n'avait pas de raisons d'être, l'objet n'ayant pas été, jusque-là, identifié comme tel. C'est dire que l'émergence de questions, dans le champ des sciences humaines, liées à la reconnaissance d'une population, d'une culture et/ou d'une langue, comme de savoir si les Indiens d'Amérique ont une âme, ne peut se fonder que sur une rencontre, dans ce qu'elle a de plus physique. »

{C. Cuxac, 2003, « La langue des signes est-elle une langue ? Petite histoire d'une grande question », *Langue Française* n°137, p.5}

Le travail exposé ici est né d'un questionnement sur les cadres socio-techniques de la recherche scientifique, plus particulièrement en sciences humaines. C'est probablement là le lot de tout chercheur que de s'interroger sur l'incidence de situations de travail particulières, historiquement et culturellement définies, dans l'élaboration de connaissances et de pratiques scientifiques. Dans quelle mesure constructions théoriques et dispositifs particuliers de recherche ne définissent-ils pas, *à priori*, non seulement les domaines d'investigations possibles, mais aussi la manière de penser – et de voir – le monde ? Qu'est-ce qui permet ou suscite le développement de nouveaux domaines ou objets d'étude ? Comment se manifestent et se transforment les cadres disciplinaires du travail scientifique ? Notre questionnement n'est cependant pas issu d'une discussion théorique, et n'est pas particulièrement destiné à s'y développer. Il renvoie avant tout à des observations paradoxales, à des pratiques de recherches effectives inattendues, qu'il s'agit de comprendre et d'expliquer, parce qu'elles interrogent, de manière très pragmatique, les ressources et les conditions de travail des chercheurs de sciences humaines d'une manière plus générale.

***1- Chemins de recherche. La construction d'un objet d'étude.***

Ce travail est né d'un questionnement singulier, construit au fil d'expériences de vie somme toute banale, par la confrontation involontaire de différents discours et pratiques autour de l'iconicité, des langues gestuelles de sourds, et du langage. Il est le fruit d'un entrecroisement de regards. Comme le pose la sociologie interactionniste, le sens d'une recherche n'est pas donné à l'avance. « Il ne peut donc être assimilé ni aux intentions initiales, ni aux intérêts des groupes sociaux, ni à la logique scientifique, ni à la nature. Il est le *résultat de la trajectoire réalisée*. Or, cette trajectoire est elle-même *façonnée par de multiples interactions entre les personnes (scientifiques et autres), leur travail, leurs différentes perspectives, les conditions qui structurent leurs interactions et les contingences (événements,*

*circonstances) qui se produisent.* Les significations sont donc construites par les interactions et l'action collective. Elles résultent des actions et des ajustements mutuels (bricolages, rafistolages) permettant de poser des problèmes scientifiques et techniques localement faisables et de les résoudre » (D. Vinck, 1995, p.145–146, en italique dans le texte). Il nous paraît ainsi opportun, pour préciser la problématique et la posture de recherche construite ici, d'évoquer rapidement, dans cette introduction, l'histoire plus personnelle dans laquelle cette étude s'inscrit. Il n'y sera plus fait allusion par la suite. Il est néanmoins difficile de rendre compte de pratiques de recherches historiquement et « localement » situées, sans évoquer la trajectoire singulière de l'observateur lui-même. Comme le souligne la citation précédente, ce parcours, bien qu'individuel, a été, pour une large part, collectivement façonné. Tout d'abord parce que certains interlocuteurs y ont plus particulièrement imprimé leur marque, par leurs interrogations propres, mais aussi parce que cette histoire, bien que personnelle, traverse et articule différents mondes sociaux (E. M. Gerson, 1983). Nous avons pris le parti de penser, pour reprendre la perspective de G. Devereux (1980, p.30), que « ce qu'on appelle les « perturbations » dues à l'existence de l'observateur, lorsqu'elles sont correctement exploitées, » peuvent être « les pierres angulaires » d'un travail scientifique « et non – comme on le croit couramment – un fâcheux contretemps dont la meilleure façon de se débarrasser est de l'escamoter ». En évoquant, dans sa singularité, le questionnement qui a porté et construit cette recherche, nous souhaitons mettre en évidence, – et interroger –, des regards, des pratiques ou des rapports sociaux, de portée plus générale, qui seront au cœur de notre problématique. Il s'agit également, dans un même mouvement, de penser notre propre position et de tirer parti des aveuglements et des étonnements qui furent les nôtres. Nous évoquerons ici aussi bien le monde des sourds que celui des scientifiques. Les théories et repères que sociologues, historiens ou philosophes construisent sur le monde, font eux-mêmes partie d'un quotidien à interroger. C'est précisément sur cette ligne, sur ce point de rencontre entre sourds et chercheurs, que nous bâtissons notre recherche. Ce n'est probablement pas sans lien avec ma propre histoire.

La communication en langue des signes est une pratique habituelle et anodine pour moi, comme l'est la fréquentation de personnes sourdes. Mes interrogations sur les conditions mêmes d'existence de recherches linguistiques sur ces langues gestuelles ne viennent donc pas de la découverte de cette population et de ses pratiques collectives. Je me souviens bien m'être amusée, comme d'autres enfants de mon village, à reproduire les gestes énigmatiques que produisaient des adolescents sourds que nous croisions dans la rue. Je ne me rappelle pas, par contre, comment ce langage est venu dans mes propres mains. Il est entré dans ma famille, de manière imperceptible à mes yeux, avec la découverte de la surdité de ma petite sœur, puis la fréquentation de personnes communiquant dans le silence. J'ai donc fait mien, vers l'âge de 7 ans, le langage gestuel que pratiquaient ma famille et ces amis. Je n'ai par ailleurs jamais ressenti le besoin de prouver que la langue des signes permet de s'exprimer et de débattre sur tous les sujets. Que ceci soit mis en doute, comme l'existence même d'un groupe de locuteurs de langues gestuelles, fait par contre partie de mon quotidien. Le monde des sourds était, jusqu'il y a peu, un univers méconnu, quant bien même il occupe les mêmes territoires que celui des entendants. Non, ce qui me paraissait de plus en plus étrange, au fur et à mesure de

mes études et de mes recherches, c'était bien que des chercheurs travaillant sur les sourds et leurs langues des signes existent.

Les enfants sourds, qui sont majoritairement nés de parents entendants, sont cités comme des êtres sans langage jusque dans les cours de sociologie. On fait, dans cette discipline, abstraction du langage gestuel que certains d'entre eux créent par eux-mêmes pour communiquer avec leur entourage (Sh. Ch. Yau, 1988 ; S. Goldin-Meadow, 1991; I. Fusellier, 2004), comme de ces langues historiques que différents collectifs de sourds pratiquent de par le monde<sup>1</sup>. La situation de ma propre famille est quant à elle impensable. Comment des parents, ignorant tout de la surdité, pourraient-ils élever leur enfant sourd dans une langue qu'ils ne connaissent pas, et qui n'est pas même perçue, par la majorité de leurs concitoyens, comme un langage digne de ce nom (S. Dalle, 1996, 1997a ; S. Dalle-Nazébi, 2000, 2004)? Les sourds, et les locuteurs entendants de langues des signes, n'existent donc pas pour les sociologues, comme pour beaucoup d'autres chercheurs de sciences humaines. Il n'y a que des personnes atteintes de surdités. Ce premier décalage entre différentes conceptions du monde a fait naître d'autres questions, plus générales, sur les rapports entre langues des signes et sociétés d'abord, puis entre sciences et sociétés ensuite.

Les années 1990 sont en effet caractérisées par la médiatisation de plus en plus marquée de revendications politiques et, surtout, de productions artistiques de personnes sourdes, locutrices d'une langue des signes. A. Sauvageot, auteur de *Voires et Savoires ; Esquisse d'une anthropologie du regard* (1994), s'interrogeait alors sur ce qui, dans notre société, pouvait favoriser la transformation du regard porté sur les sourds et une communication visuo-gestuelle puissamment iconique. Comme B. Virole, psychologue, elle faisait l'hypothèse d'une « résonance entre leur langue faite de scènes visuelles stylisées et une culture de plus en plus soutenue par la prévalence de l'image » (B. Virole, 1993, p.16). Sourds et entendants tendraient à partager une culture visuelle. Ceci se donnerait plus particulièrement à voir dans le monde artistique, qui est, il est vrai en Occident, le domaine d'activité où les sourds locuteurs de langues des signes ont commencé à exister sur la scène publique pour leurs concitoyens. L'Art « joue, souvent à son insu », écrit A. Sauvageot (1994, p.26), « un rôle normatif considérable en posant les principes d'un nouveau chiffrage, mais aussi les modalités d'une nouvelle vision concrète et symbolique de l'Univers. Les significations et les codes visuels nouvellement admis participent alors, par leur intégration progressive, à l'émergence d'un nouvel « ordre optique » qui exerce à son tour – ce sera notre hypothèse – une pression normative sur l'ensemble des structures perceptives, cognitives et symboliques d'une société. Les interactions dynamiques entre les modes figuratifs et les rationalités sont d'autant plus prégnantes qu'elles sont médiatisées par nos systèmes perceptifs : *le regard épouse la forme et à travers elle la rationalité qui lui correspond* » (en italique dans le texte).

---

<sup>1</sup> Un début de recensement est proposé sur le site « Ethnologue.com, Language of the world » : [http://www.ethnologue.org/show\\_family.asp?subid=90008](http://www.ethnologue.org/show_family.asp?subid=90008)

Ceci invite à s'interroger, précisément, sur les formes d'engagement du regard du chercheur lui-même, qui gagne alors à utiliser les changements de perspectives que peuvent susciter les différences culturelles. L'opportunité d'un voyage au Congo-Brazzaville a permis d'enrichir cette réflexion sur les rapports entre Sourds, Langues des signes, et Sociétés. Ce fut l'occasion d'un nouveau déplacement de perspectives. Ancienne colonie française en Afrique centrale, la République du Congo est un pays francophone et polyglotte. Les trois langues nationales reconnues sont loin de rendre compte de la diversité des groupes ethniques et des logiques identitaires. Dans ce contexte, ce n'est pas une opposition entre langue de sons et langue de gestes, ni même entre langue nationale et langues régionales ou communautaires, qui marque le quotidien et les préoccupations des sourds congolais. Les gestes n'effraient ni ne passionnent personne ici. Il est courant de voir des personnes plaisanter avec des sourds dans la rue, ou demander des nouvelles. Elles font usage pour cela de tous les gestes du quotidien, expressions, indexations et dessins dans l'air, mobilisables pour communiquer. Par ailleurs, bien que la plupart des professeurs d'enfants sourds aient été formés en Europe, nombre d'entre eux utilisent la langue gestuelle pratiquée par leurs élèves. Ce qui est érigé, – comme nous le rappellerons au cours de cette recherche –, en grand principe explicatif, international et a-historique, à savoir l'oppression des sourds par un monde d'entendants, symbolisé par l'interdiction des langues gestuelles dans l'éducation des sourds lors d'un congrès de professeurs à Milan en 1880, rassemblant des congressistes majoritairement entendants, – et occidentaux –, ne correspond pas exactement à la situation congolaise. Leur problème est, à l'inverse, d'éviter l'acculturation rendue possible par l'importance des échanges internationaux, et des références au monde occidental. Doivent-ils adopter la langue des signes américaine (ASL) comme l'ont fait d'autres pays africains, ou leur faut-il au contraire préserver leurs pratiques culturelles et linguistiques ? Les gestes des sourds de Brazzaville ne sont-ils pas, déjà, largement influencés par les langues des signes de France et d'Amérique du Nord ? Lors de mon séjour en 1996–1997, les efforts engagés par des sourds pour créer des réseaux d'entraide et d'information avec leurs pairs, habitant dans des régions plus enclavées du pays, contribuaient à réalimenter ce débat. Ils venaient de constater que la langue des signes pratiquée dans la région reculée de l'Owando était profondément différente de celle de ce grand centre urbain qu'est Brazzaville. Elle est apparue comme une langue authentiquement congolaise, gestuelle, préservée des influences extérieures. Nous voyons que ces débats engagent avant tout des questions d'identités culturelle et nationale. Là où les Français opposent la langue de la nation aux idiomes et particularismes régionaux, les Congolais opposent langues africaines et langues occidentales, vie communautaire des villages traditionnels et réseaux urbains. Ils confrontent des langues gestuelles entre elles. Ils n'invoquent pas, dans ces débats, la plus ou moins grande iconicité des systèmes linguistiques considérés. C'est là un critère de description, spécifique, mobilisée par A. Sauvageot, sociologue française, comme par beaucoup d'autres observateurs occidentaux.

Ce qui caractérise les pratiques de communication des sourds pour les Congolais est plus spécifiquement l'absence de voix articulée. La parole joue vraisemblablement un rôle central dans cette société. Elle semble être un élément décisif des processus de résolution de conflits. La figure du sourd au Congo-Brazzaville est traditionnellement associée au charbon.

Il est connu de tous les Congolais, et confirmé par les sourds rencontrés à Brazzaville, que montrer un morceau de charbon noir à l'un d'entre eux est une terrible offense qui risque de vous coûter cher (S. Dalle, 1997b). L'enquête menée à propos de ce fait, curieux à mes yeux, conduit à deux types d'interprétation. Les sourds refusent tout d'abord d'être assimilés à du charbon sans feu, voyant là la remise en question de leur humanité, et de leur virilité ou fécondité. Ils sont par ailleurs offusqués d'être associés à une couleur, le noir, et un objet, le charbon, qui marquent traditionnellement le monde de la sorcellerie dans leur société. Nous voyons ainsi que le regard porté sur les sourds et leurs pratiques gestuelles, et les défis qui se présentent à eux, s'inscrivent dans un ensemble de pratiques et de conceptions, culturelles et politiques, particulières.

Ce détour par la situation congolaise permet de repenser les termes des rapports entre Sourds, Langues des Signes et Sociétés. Tout d'abord, et quand bien même la majorité des êtres humains pratiquent une langue faite de sons, l'opposition entre langues gestuelles et vocales n'a rien de simple ni d'évident. La mise en exergue, ensuite, comme principale caractéristique, de la dimension iconique des langues gestuelles pratiquées par des sourds relève elle-même d'un regard particulier, que tous les peuples ne partagent pas. Enfin, l'intérêt, ou la tolérance, qu'une société accorde à ces pratiques de communication n'explique pas à lui seul l'essor de recherches scientifiques sur cet objet. Aucune étude scientifique sur les langues des signes n'a été engagée au Congo, alors qu'il en existe en France. Ce détour par un autre contexte culturel et politique ne rend que plus incompréhensible le développement, dans ce pays, de recherches linguistiques sur une communication gestuelle de sourds. Les caractéristiques qui y sont mises avant pour penser ce langage – sa nature gestuelle et iconique –, correspondent en effet au principal grief énoncé par des scientifiques sur ce sujet. Il est décliné sous différents registres, conduisant dans chaque cas à souligner des contraintes et résistances matérielles propres à ce mode de communication.

## ***2- Entrée en matière. Problématique des études sur une langue en corps.***

La mise en exergue de l'iconicité des langues gestuelles renvoie tout d'abord à la thèse d'une impossibilité matérielle d'exprimer des choses abstraites dans un tel langage, d'extérioriser les pensées et expériences au monde des locuteurs (S. Dalle, 1997c). Ce mode de communication serait trop imprégné d'une réalité concrète, de sensations caractérisant les relations emphatiques et charnelles de l'enfance. L'iconicité des langues gestuelles relèverait de la trace, de l'empreinte, bien plus que de l'imitation. Elle dépendrait du registre de l'action plutôt que d'un monde de représentations. C'est cependant cette impression d'un rapport direct au monde, d'une forme d'expression plus nue, plus en prises avec nos sens, qui soutient parallèlement la fascination actuelle pour les langues gestuelles en Occident.

Cette forme d'emprise d'un monde matériel sur le langage des sourds serait par ailleurs renforcée par l'absence d'écriture permettant de mettre à distance et d'observer les propos tenus dans ce registre. Ceci suscite un autre ordre de difficulté pour des chercheurs. Le caractère corporel et iconique de l'expression gestuelle de sourds, c'est-à-dire continu,

dynamique et synthétique, en ferait un objet inapproprié pour des études linguistiques. Il contrarie les critères de définition du langage, valable pour toutes les autres langues humaines, et échappe de fait aux outils d'inscription et d'analyse de la discipline, tels qu'ils ont été construits à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Un linguiste, C. Cuxac (2003, p.8), souligne ainsi que « les critères « libérateurs » mis en avant par la linguistique structurale (oralité, caractère discret des unités et double articulation) qui ont, par ailleurs, permis l'inclusion de milliers de langues orales à une époque où les langues se définissaient avant tout par le fait de disposer d'un système d'écriture, ont paradoxalement contribué à renforcer l'isolement des langues des signes ». Langues sans écriture propre, elles seraient aussi, plus largement, des objets échappant à la plupart des procédures d'inscription graphique. Elles résisteraient aux efforts engagés pour la mettre à plat sur un support stable et manipulable, pour les faire entrer dans des laboratoires de recherche, et les soumettre aux pratiques routinières de scientifiques.

Cet enjeu dépasse semble-t-il, aujourd'hui, les frontières de la linguistique. Le développement d'environnements de travail informatiques met actuellement en exergue la nécessité de penser les modalités de la communication humaine, et plus particulièrement de décrire et d'étudier les formes d'expression gestuelle. L'analyse des gestes humains est un champ de recherche encore mal défini, mais partagé par des chercheurs de disciplines et d'objets très diversifiés. La tenue de forums internationaux et interdisciplinaires sur ce sujet en témoigne, à l'instar des *Gesture Workshop* organisés depuis 1996 en Europe.

Comme A. Wexelblat le souligne en 1997<sup>2</sup>, en ouvrant le second *Gesture Workshop*, à Bielefeld, en Allemagne, les scientifiques rassemblés dans ces nouveaux réseaux de recherche sont confrontés à un même problème de représentation. Ils ont à penser un objet continu – le flux de mouvements engageant différentes parties du corps –, alors qu'ils ne manipulent, et ne traitent, que des données discrètes. Ils s'interrogent alors sur les critères, les enjeux, et les modalités techniques, de leurs activités de segmentation, et de sélection d'informations, permettant de produire des représentations de gestes et de mouvements humains. Au cœur même de ce travail d'inscription graphique, que nous pourrions penser banal, se pose la question des frontières et des caractéristiques propres d'un tel objet. Quels indices physiques doivent-ils être pris en compte ? Comment distinguer et catégoriser différents types de gestes au sein de la profusion des mouvements humains ? Quelles parties du corps privilégier, quels types de phénomène ignorer ? Qu'est-ce qu'un geste ? Qu'est-ce qu'un signe ? Qu'est-ce qu'une langue ?

Évoquer le mode d'expression gestuelle de sourds parmi d'autres types de gestes permet d'entrevoir l'importance de l'éventail des pratiques, comme des critères de description, qui peuvent être pris en compte dans l'analyse d'un tel langage. Si, lors de ces *Gesture Workshop*, certains chercheurs s'intéressent à la reconnaissance ou à la genèse automatique d'énoncés en langues des signes, d'autres travaillent à la modélisation de la pression du calligraphe sur son pinceau, à l'étude de la synchronisation des gestes de jongleurs, ou de celle des mouvements du corps de danseurs. Le développement

---

<sup>2</sup> édition 1998.

d'environnements virtuels, comme des domaines d'application du traitement d'image, suscite également des recherches sur la gestualité co-verbale. Des informaticiens cherchent ainsi à générer l'interprétation automatique de descriptions gestuelles d'objets, de déplacements, ou de procédures, dans des situations de travail. Objet d'étude ou terrain d'expérimentation, les gestes humains échappent cependant encore aux procédures d'écriture des scientifiques. C'est là ce qui rassemble ces chercheurs. Comment fixer, décrire, ou mettre à plat, cette dimension corporelle des actions et expressions humaines ? Tels sont les défis que posent les études sur le geste, et plus particulièrement, celles des communications gestuelles de personnes sourdes. Leur analyse, à travers le biais d'enregistrement vidéo ou de mesures numériques à même le corps, suppose de définir des indices pertinents dans l'analyse de configurations corporelles et dynamiques. Il est, par exemple, aussi bien possible de se focaliser sur les mains, que de prendre en compte des mouvements plus amples et mobiles comme ceux du mime ou du danseur. On peut chercher à tirer des informations à partir du regard, comme pour celui d'un jongleur ou de l'utilisateur d'un outil informatique, afin d'y déceler l'anticipation de gestes, ou le domaine de référence d'un propos ou d'une activité. Parce qu'elles semblent multiplier et combiner les ressources expressives, les langues gestuelles de sourds présentent de nombreux défis pour ces chercheurs. Elles apportent cependant aussi des ressources particulières.

L'intérêt des gestes de communication utilisés par les sourds est de répondre – en tant que système linguistique – à un certain nombre de normes et de règles, au-delà de l'apparente complexité de ces signes. Ces mouvements seraient codifiés et prédictibles, modelés par des contraintes matérielles et sociales. Comme les gestes du jongleur ou ceux d'un écrivain, ils se construisent et se déploient à l'intérieur d'un monde socio-technique, et anatomique, défini. Ces pratiques de communication gestuelle s'appuient par ailleurs sur des manières de faire sens, sur des techniques du corps, partagées par de plus larges populations. L'utilisation de l'espace, les jeux de regard, les gestes d'indexation et de préhension, sont des ressources communes à de nombreuses situations de communications humaines. L'analyse de langues gestuelles pourrait alors équiper le travail de conception des modalités de communication homme-machine.

Une réflexion sur la portée, et l'universalité, des outils informatiques ainsi construits, renvoie cependant à celle des gestes humains. Comme les règles d'interaction, les outils, et les techniques du corps, les langues des signes de sourds sont plurielles et culturellement façonnées. Elles s'ancrent par ailleurs dans un contexte, dans une situation d'interaction particulière, dont la prise en compte est décisive pour la production et l'interprétation de ces gestes. L'étude des langues des signes de sourds vient donc aussi rappeler la complexité des recherches sur ce type d'objet. A. Braffort, qui ouvre le *Gesture Workshop* qui se tient à Londres en 2001, entend précisément le rappeler. Elle souligne à cette occasion la dimension éthique de recherches sur des pratiques de communication humaine. Son intervention prend, de manière tout à fait inattendue, l'allure d'un rappel à l'ordre de la communauté des informaticiens. Devant l'engouement de ses confrères pour les langues des signes de sourds,

cette informaticienne insiste sur les enjeux théoriques et politiques des activités de description scientifique, et des collaborations interdisciplinaires.

« (...) la plupart des études qui déclarent être consacrées à la LS {Langue des Signes} sont actuellement consacrées à ce que les chercheurs en informatique pensent être de la LS : souvent de simples gestes avec les mains, réalisant des signes standards, dans une grammaire linéaire comme dans les langues orales. (...) tous les différents éléments variés et complexes du langage doivent être pris en compte, c'est-à-dire que l'ensemble de la LS doit être étudiée, y compris les éléments iconiques. Dans ce contexte, les chercheurs en informatique ne peuvent pas travailler sur la LS sans l'aide de personnes sourdes et de linguistes, même si les linguistes ont encore beaucoup de travail à faire pour formaliser le fonctionnement de la part iconique de la LS »<sup>3</sup>.

La méconnaissance, par les informaticiens, des frontières et caractéristiques de ces objets d'étude, telles qu'elles sont définies par les linguistes, porterait préjudice aux différentes communautés de locuteurs de langues des signes dans le monde, dont l'existence historique et sociologique est alors rapidement rappelée par l'oratrice.

Les langues des signes seraient donc, d'abord et avant tout, des objets sociaux et linguistiques, dont les principaux experts ne seraient pas des informaticiens. A. Braffort pose ainsi la primauté des linguistes, mais aussi des sourds, en ce domaine. Elle souligne l'importance d'un travail pluridisciplinaire, ainsi que la nécessaire présence d'acteurs non scientifiques dans ces recherches, celles des locuteurs de langues des signes. Cette mise en avant, par A. Braffort, d'autres expertises que celle des informaticiens vient soutenir une conception particulière de ces langues, en insistant tout particulièrement ici sur leur dimension plus largement corporelle, et iconique.

C'est là, comme nous l'avons déjà souligné, une situation qui peut paraître paradoxale. Une langue corporelle et iconique ne semble *à priori* pas pouvoir trouver place au sein d'une science du langage, dont les théories et les outils ont été construits autour de langues faites de sons, évoluant dans le registre séquentiel de l'audition et non pas celui, plus synthétique, de la vision humaine. Nous constatons de plus, que ces caractéristiques représentent également un défi pour les informaticiens, qui sont tentés de réduire cette complexité, en ne se focalisant que sur certains aspects de ces pratiques de communication. Ils ne viennent donc pas résoudre, à eux seuls, les problèmes d'inscription et d'analyse d'un langage visuo-gestuel. Il apparaît de plus, que ce sont les linguistes, et l'objet lui-même – les sourds locuteurs de langue des signes –, qui se posent en garants d'une certaine représentation de ces langues.

Cet état de fait suscite plusieurs questions, qui dessineront les trois grandes parties de notre recherche. Il convient de comprendre, tout d'abord, la nature, et l'histoire, de

---

<sup>3</sup> A. Braffort, 2002, p.4 & 6, traduction personnelle (tp) : « (...) most of the studies that claim to be dedicated to SL are actually dedicated to what computer scientists think SL is : often only gestures with the hands, performing standard signs, with a linear grammar such as in oral languages.(...) all the different varied and complex elements of language must be taken into account, that is to say that the whole of SL must be studied, including the iconic elements. In this context, computer scientists cannot work on SL without the help of deaf people and linguists, even if linguists still have a lot of work to do in order to formalise the functioning of the iconic part of SL. »

cet « isolement des langues des signes » – pour reprendre l’expression de C. Cuxac –, qui marque si profondément les conditions mêmes de recherches actuelles sur cet objet. Il faudrait également préciser comment des chercheurs de Sciences Humaines en sont néanmoins venus à s’intéresser à ces modes d’expression, mais aussi comment des acteurs non scientifiques, des sourds, se sont trouvés associés à ces investigations. La prégnance de ces questions dans le quotidien des chercheurs spécialisés dans cette étude, – mais aussi dans notre travail d’observation de leurs pratiques, écrits et propos – explique l’importance que prennent ici des explorations plus historiques.

Nous voudrions par ailleurs, et ce sera là le cœur même de notre interrogation, suivre les activités de linguistes se débattant avec leur propre discipline. Comment parviennent-ils à travailler un objet réfractaire aux procédures d’inscription et de caractérisation légitimes au sein de leur communauté scientifique ? Ce n’est pas tant l’appareil rhétorique, éventuellement mobilisé par ces chercheurs pour convaincre leurs confrères de l’intérêt d’un tel objet, qui nous intéresse en premier lieu. Ce sont plutôt leurs pratiques quotidiennes, la manière dont ils pensent, interrogent et manipulent un tel objet, que nous voudrions comprendre. Ce sont les manifestations, et les formes de négociations – pratiques, sociales, littéraires et théoriques –, des cadres d’une discipline, que ces recherches pourraient donner à voir et à penser.

Ce questionnement en suscite un autre, concernant l’existence collective de recherches sur des langues gestuelles de sourds. Ces linguistes auront-ils construits les mêmes prises de travail ? Se seront-ils engagés dans les mêmes efforts de négociation des cadres de leur discipline ? Dans quelle mesure ces recherches sont-elles collectives ? Ces questions incitent à s’intéresser aux conditions de communication, de certification, et de débats, à l’intérieur d’un tel réseau de recherche sur les langues gestuelles de sourds, sur une scène plus internationale. Elles conduisent également à s’interroger sur leurs formes d’institutionnalisation. Constituent-elles une spécialisation, à l’intérieur des sciences du langage, ou renouvellent-elles les outils et les repères de la linguistique elle-même ? Recomposent-elles les frontières disciplinaires, par les collaborations évoquées avec des informaticiens ?

### ***3- Langues gestuelles, écritures, et disciplines.***

Ces réflexions sur les conditions d’existence de recherches linguistiques sur des langues gestuelles montrent que la question du statut scientifique d’un tel objet se cristallise autour de pratiques graphiques. Elles invitent également à s’interroger sur la nature des cadres disciplinaires, sur la manière dont ils se manifestent dans le travail scientifique, et sur leur possible transformation.

C’est là par contre un sujet traité par de nombreux philosophes, historiens, et sociologues des sciences, cherchant à caractériser les pratiques scientifiques, ou à préciser la nature des liens entre sciences et sociétés. On sait notamment l’importance qu’a jouée, sur ces questions, la définition, par Th. Khun (1962), des notions de paradigmes et de révolutions

scientifiques. Cet auteur concilie en quelque sorte, d'une part, une approche culturaliste des différentes communautés scientifiques, socialement et historiquement définies, possédant leurs propres critères, pratiques et repères de travail, et d'autre part, la conception de constructions scientifiques progressant, de manière parfois brutale, sous l'effet des jeux de contradictions internes et de confrontation entre théories et expériences. Les approches sociologiques et épistémologiques du travail scientifique se trouvent soudainement entremêlées. Comme de nombreux auteurs le soulignent aujourd'hui, le contenu des sciences échappait en effet jusque-là aux analyses sociologiques, pour sembler relever d'une histoire et d'une logique « interne », indépendante de la société dans laquelle ces recherches pouvaient être menées (D. Vinck, 1995).

La lecture que plusieurs observateurs de la science font alors du travail de Th. Khun contribue au développement de recherches sociologiques sur les constructions théoriques des scientifiques. Ils ont vu, dans cette description de la science, que les pratiques et raisonnements des chercheurs pouvaient se comprendre à l'intérieur de traditions et de communautés scientifiques singulières. D'autres ouvrages ont contribué, de manière tout aussi décisive, à ce déplacement des frontières pour des investigations sociologiques sur la science, comme ceux, par exemple, des philosophes L. Fleck (1935), L. Wittgenstein (1953) ou M. Polanyi (1958). En insistant sur la flexibilité des interprétations de résultats, sur l'importance de jeux de langage, et sur celle de savoirs tacites dans la conduite d'activités scientifiques, ils ont ouvert et équipé un large champ de recherche sur une science en société. Dans les années 1980, les observateurs du travail scientifique poussent les portes de laboratoires de mathématiques, de physiques et de sciences biologiques (B. Latour & S. Woolgar, 1979 ; K. Knorr-Cetina, 1981 ; M. Lynch, 1985b ; J. H. Fujimura, 1986 ; E. Livingstone, 1986 ; Sh. Traweek, 1988...), et étudient une science en pratiques et en situations.

Un questionnement sur les cadres des recherches scientifiques participe de l'histoire même des études sur la science. Il se décline, depuis les années 1970, sous des registres de plus en plus diversifiés, changeant de focale d'analyse, prenant aussi bien en compte la contribution de personnes que d'objets, de larges organisations institutionnelles comme des situations locales de travail. Si cette notion de cadres de l'activité appartient au registre du courant interactionniste, de même que celle de scènes d'interactions, elles ont fait, l'une et l'autre, l'objet de diverses réappropriations par des observateurs de la science relevant de plusieurs disciplines. La notion de scène, essentiellement attachée à des situations d'interaction inter-individuelles chez E. Goffman (1973, 1991), est désormais mobilisée à différentes échelles d'analyse. S. Shapin et S. Schaffer (1993), mais aussi C. Licoppe (1996), y réfèrent par exemple lorsqu'ils montrent l'importance des lieux, manières de faire et d'écrire, socialement et historiquement pertinents, dans les formes d'existence et de légitimité sociale de certaines pratiques scientifiques. Ils s'intéressent de la sorte à la cristallisation et à la transformation de cadres de travail et de communication scientifique. Plusieurs auteurs interrogent ainsi aujourd'hui les efforts de construction, et d'organisation socio-technique, d'espaces de recherches. Ils mobilisent pour cela un répertoire plus dynamique d'analyse, en

évoquant les différentes configurations qui peuvent être observées, à partir de quelques entités ou dimensions, à travers le temps ou les espaces socio-politiques, et les déplacements de scène qui sont engagés. La notion de cadres du travail scientifique renvoie, dans cette perspective, au principe d'une articulation de différentes échelles d'analyse, à la volonté de prendre en compte aussi bien des phénomènes structurels, organisant la vie collective, et s'inscrivant dans la durée, que des configurations locales et mobiles d'interactions plus ponctuelles. Par cette terminologie, il s'agit d'indexer l'imbrication de ces différentes dimensions du travail scientifique.

La focalisation récente, heuristique, sur une science en pratiques et en action, existant à travers une multitude d'hommes, d'objets, et d'activités, évoluant dans des situations particulières de recherche, a cependant contribué, il nous semble, à réduire l'espace de réflexion sur les cadres du travail scientifique. Certains auteurs, décrivant des pratiques situées, suivant les scientifiques dans leur laboratoire et leurs interactions, ne voient plus l'intérêt d'une réflexion sur les disciplines scientifiques par exemple, tant ces unités semblent, à ce niveau, – et à leurs yeux –, peu pertinentes (K. Knorr-Cetina, 1981 ; G. Klein, 2000 ; H. Nowotny & al., 2001). Notre propre questionnement vient pourtant s'inscrire dans cet espace. Nous voudrions nous aussi entrer dans les laboratoires, suivre les chercheurs dans leurs interactions avec une diversité d'acteurs, scientifiques et non scientifiques, et nous intéresser aux traces et outils qu'ils produisent ou manipulent. Mais nous voudrions de la sorte comprendre comment se créent, se manifestent, ou se transforment, les différents mondes sociaux engagés dans le travail scientifique ; comment se trouvent pris, dans le regard, les outils, et les gestes de chercheurs, le monde dans lequel on vit, l'organisation et les repères du travail scientifique, et les conceptions que l'on peut s'en faire.

La prise en compte de cadres disciplinaires est de ce point de vue heuristique, car, comme de nombreux auteurs l'ont souligné (S. Fuller, 1991 ; M. Grossetti, 2005), elle incite à articuler des perspectives ou des échelles d'analyse généralement opposées. Elle permet *a priori* de concilier une approche institutionnelle de la science, décrivant, à l'instar des travaux de R. K. Merton (1973) et de J. Ben-David (1997), une organisation professionnelle et une stratification sociale internes à cette activité, et une approche plus attentive à des pratiques de recherche en cours et situées (M. Lynch, 1985b ; B. Latour, 1985, 1989 ; M. Callon, 1988 ; K. Knorr-Cetina, 1992, 1995a ). Il n'en reste pas moins qu'une grande diversité d'analyses des disciplines scientifiques reste possible. Tout comme nous avons évité de circonscrire et de caractériser *a priori* ce qui est désigné comme étant de la « langue des signes » ou un « langage gestuel de sourds », nous avons pris le parti de ne pas poser en amont une définition particulière des disciplines. Il s'agit précisément de comprendre comment cet objet d'étude et ces cadres de travail se trouvent simultanément définis. Nous serons tout particulièrement attentifs aux repères et critères de recherche légitimes pour les scientifiques étudiés. Cette démarche implique alors, de fait, une approche plus culturelle de la science, invitant à articuler l'analyse de pratiques locales et situées, et des données plus générales et structurelles propres à la période historique considérée. Elle conduit à remettre en question toute analyse valorisant, de manière exclusive, le travail de quelques pionniers : une invention n'est rien

sans sa reprise, sans le faisceau de significations que lui donnent ses contemporains, et sans les réseaux de communication qui marquent leur époque (C. E. Rosenberg, 1979 ; T. Lenoir, 1997). Cette remarque, qui n'interdit pas de s'attarder sur des démarches individuelles et singulières, conduit également à suggérer que le travail disciplinaire ne se limite pas aux seuls espaces académiques de transmission ou de validation des savoirs et des manières de faire de la science.

Pour comprendre les rapports entre langues des signes et disciplines scientifiques, il est ainsi possible, pour reprendre les trois entrées citées par W. Van den Daele et P. Weingart (1977), d'articuler différentes échelles et points de vue, en nous intéressant aussi bien

- à la construction institutionnelle d'aires de recherche identifiables et reconnues (à travers des processus de différenciation par rapports à d'autres domaines d'études ou d'activités, un travail d'accumulation de ressources, et des pratiques de transmission ou de reproduction sociale),
- à la nature des relations entre des modes de production de connaissances scientifiques et des objectifs de contrôle politique,
- ainsi qu'aux dispositifs techniques, aux pratiques graphiques et aux outils théoriques construits et appropriés par différents corps de recherche.

Les espaces disciplinaires, appréhendés à travers ces différentes échelles et leur dynamique de construction, peuvent être des clés – pour reprendre l'expression d'A. E. Clarke et J. H. Fujimura (1996b, p.46) – pour comprendre les ressorts de certaines pratiques de recherches. Y. Haila (1996) a étudié de cette manière, pour la biologie de terrain, les relations entre des conventions méthodologiques, des approches théoriques, et des idéaux culturels et sociaux. C'est par ailleurs à travers la notion d'espaces disciplinaires que D. Pontille (2004) a quant à lui analysé les pratiques de signature scientifiques. Pour ce qui concerne plus particulièrement notre terrain d'étude, il est intéressant de souligner que l'ensemble de ces entrées possibles dans la définition de cadres disciplinaires trouve une formulation – ou des enjeux – graphique. La construction de réseaux de recherches sur des langues gestuelles, au sein de l'anthropologie, de la linguistique, de l'informatique ou de toute autre discipline émergente, s'organise nécessairement autour de pratiques d'inscriptions particulières. Parce qu'elles concernent le mode de communication d'un groupe humain, celles-ci engagent des questions d'ordre culturelle et politique. Enfin, comme nous l'avons déjà signalé, le statut scientifique de langues gestuelles se cristallise autour de questions graphiques. Le travail d'insertion de cet objet dans les cadres disciplinaires existants, que nous cherchions à l'appréhender à travers la transformation de constructions théoriques ou du personnel de recherche, passe par des activités graphiques. Langues des signes, écritures, et disciplines, sont étroitement nouées, et sont redéfinies ensemble, quelque soit l'échelle d'analyse ou l'entrée de recherche privilégiée.

Suivre les acteurs de recherches sur les langues des signes pratiquées par des sourds permettrait de penser, de manière concrète et située, les manifestations matérielles et sociales des cadres disciplinaires, leur ancrage et leurs ressorts culturels. Cela conduit notamment à placer au cœur de notre réflexion les pratiques d'inscriptions scientifiques. Nous nous

appuyons ainsi sur les développements ethnographiques qui marquent la sociologie des sciences depuis les années 1980, avec les premières observations de laboratoire.

Ces études ont mis en évidence l'importance des activités graphiques dans le travail scientifique. Ces dernières seraient tout d'abord destinées à incarner les représentations d'un objet d'étude, et les procédures d'analyse scientifiques (B. Latour, 1985 ; J. Law & M. Lynch, 1990; M. Lynch, 1990). Elles constituent, par leur organisation physique, un support de travail pour différentes activités de recherches. Elles dessinent l'espace à l'intérieur duquel un objet et des recherches existent (T. Lenoir, 1998 ; S. Shapin, 1998). Mais elles apportent aussi leurs propres résistances et contraintes dans la production des connaissances. Les traces et les résultats de dispositifs socio-techniques, ces écrits de travail (B. Fraenkel, 2001a), sont eux-mêmes des objets, matériels et socio-culturels. Les premières études de laboratoires ont ainsi permis de souligner l'importance de dispositifs socio-techniques particuliers, et le caractère situé des activités scientifiques. Le travail d'écriture des publications a également fait l'objet d'analyses, pour mettre en scène une science qui serait finalement indépendante de ses conditions de production (K. Knorr-Cetina, 1981 ; C. Bazerman, 1984, 1988; L. Mondada, 1995 ; C. Licoppe, 1996).

Si les usages scientifiques de l'écrit sont donc bien questionnés, la matérialité de l'écriture et de ses supports sont globalement peu évoqués (A. M. Christin, 1995 ; L. Mondada, 1998, 2000 ; B. Fraenkel, 2001a,b). En étudiant les pratiques des linguistes spécialisés dans les langues gestuelles, nous nous intéressons à des activités de recherche où l'objet d'étude résiste à sa mise à plat et en forme sur un support fixe. Comme le souligne A. Pickering (1989), ces résistances matérielles n'ont de sens que par rapport à des attentes préalables. Elles mettent autant en évidence les caractéristiques de l'objet, que celles des outils, et des modèles conceptuels, utilisés par les chercheurs. Elles contribuent à mettre à nu cette discipline des corps, ces pratiques d'inscription et de manipulation routinières qui font le quotidien des scientifiques (M. Lynch, 1985a). L'analyse des recherches de procédures d'inscription de langues gestuelles est à ce titre intéressante. Elles sont susceptibles de révéler, de manière peut-être plus palpable, le travail qui se joue dans les efforts de « domestication » (M. Lynch, 1985a) d'un objet encore indiscipliné. Ceux-ci pourraient mettre en exergue certains des enjeux techniques et culturels d'une écriture scientifique en friche. Les études menées par K. Chemla (1995) ou A. Keller (2000) sur des publications scientifiques anciennes et étrangères au monde occidental, de même que celles d' E. Souchier, Y. Jeanneret & J. Le Marec (2003) sur des pratiques modernes de manipulation de l'écrit, invitent tout particulièrement à interroger la dimension sociale et culturelle – et politique – de la construction comme de l'appropriation de ces objets. Nous souhaitons nous inscrire, à partir d'un terrain scientifique contemporain, dans les questionnements que ces chercheurs engagent sur la matérialité des textes ou des dispositifs socio-techniques de communication, sur les différentes manières d'aborder et de manipuler de l'écrit en science. Nous nous proposons donc de nous attarder, dans ce travail, sur les activités de chercheurs en prise avec les cadres théoriques et descriptifs de leur discipline. Comme nous le montrerons, la matérialité même

des inscriptions graphiques de langues en gestes, et celle des textes qui exposent leur analyse, est au cœur d'un travail de négociation des cadres de la linguistique moderne.

#### ***4– Chercheurs, Sourds et Langues des signes.***

##### ***Constructions et déconstructions d'une posture de recherche.***

La dynamique des rapports entre des chercheurs en linguistique, les pratiques humaines qu'ils souhaitent prendre pour objet d'étude, et les repères, pratiques et matériaux de leur discipline, est donc au cœur de notre problématique. Nous avons souligné, à ce propos, les ressorts et l'intérêt d'un tel questionnement. D'autres histoires personnelles auraient cependant soutenu des problématiques différentes. Il semble intéressant d'évoquer l'une des alternatives qui nous a été proposée par des sociologues au début de nos investigations. Elle donne à voir un tout autre angle d'approche des rapports entre Chercheurs, Sourds et Langues des signes, et permet de contextualiser aussi bien les pratiques étudiées ici, que les activités de construction de notre posture et problématique de recherche. Il nous faut donc revenir une dernière fois sur l'histoire plus singulière et personnelle de ce travail.

Aux débuts de cette recherche, certains sociologues ont déplacé l'interrogation qui était la mienne, concernant les conditions d'existence des recherches actuelles sur les langues des signes, en questionnant le statut linguistique de ces modes de communication. Ils considéraient par ailleurs que des sourds ne pouvaient pas constituer, à proprement parler, un groupe sociolinguistique particulier. Ils suggéraient ainsi qu'il existait une controverse entre chercheurs, à propos du statut scientifique de la langue des signes, et que je me devais d'en rendre compte. Mon travail s'est donc initialement orienté vers l'étude d'un débat scientifique sur ce mode de communication, dont j'ai recherché les acteurs et les enjeux.

Le monde de la surdité est de fait traversé par de nombreuses tensions concernant les options pédagogiques et thérapeutiques à adopter. Deux approches sont traditionnellement opposées entre elle : l'une se focalise sur la réparation ou la compensation de cette déficience physique, et l'autre, sociolinguistique, met en avant des pratiques linguistiques et culturelles spécifiques à la population sourde. Ce schéma, s'il rend bien compte des tensions et des enjeux qui traversent les recherches sur la surdité, les sourds ou la langue des signes, n'est pas un cadre de travail très heuristique. Il est pourtant mobilisé par de nombreux acteurs, y compris par des linguistes spécialisés dans l'étude des langues des signes. Il reproduit cependant, dans le champ de la science, une dichotomie atemporelle et universelle, qui gomme la dynamique des acteurs, et fige tout débat sur les sourds dans une configuration immuable. Il existe en effet aujourd'hui des médecins qui s'inscrivent dans une perspective sociolinguistique de la surdité, tandis que des linguistes accompagnent, par l'analyse des productions orales de personnes sourdes, le travail de rééducation engagé par des chirurgiens de l'oreille, des audioprothésistes et des orthophonistes. La transgression ultime de ce schéma est l'existence de professionnels de la surdité utilisant la langue des signes sans en reconnaître le statut linguistique ou culturel (N. Lachance, 2002, 2006), et celle de sourds possédant un implant cochléaire (la pose d'un appareil auditif nécessitant une intervention chirurgicale) tout

en pratiquant la langue des signes. Ce ne sont finalement que les limites de ce cadre interprétatif qui sont intéressantes. Et c'est bien de cette manière que j'ai poursuivi ce premier travail de terrain, à la recherche d'une controverse scientifique actuelle sur les langues des signes. Car celle-ci ne se déploie pas là où on l'attend. Elle n'oppose pas médecins et chercheurs de sciences humaines, ni spécialistes de la parole et spécialistes des langues des signes. Ce débat-là porte sur les sourds, sur ce qu'ils sont, peuvent être ou ne pas être, et ce qu'il convient de faire d'eux, ou avec eux. Et c'est bien là en définitive, ce qui intéressait mes interlocuteurs sociologues. Dans ce débat cependant, il ne s'agit pas de savoir si la langue des signes est ou n'est pas une langue, mais de la considérer comme un objet d'étude pertinent ou non. Il n'y a pas ici de controverse sur le statut linguistique de la langue des signes, mais une concurrence possible entre chercheurs travaillant dans le champ socio-politique de la surdité.

Les débats scientifiques concernant les langues gestuelles de sourds – qui sont pluriels –, se jouent à *l'intérieur* d'un réseau international dédié à l'analyse de ces modes de communication, entre linguistes ou chercheurs spécialisés. Ils ont porté sur leur statut linguistique dans les années 1950–1970, et ont opposé en France différents chercheurs de Sciences Humaines, – notamment la psychologie du langage, à la linguistique et la sociologie interactionniste. Les chercheurs spécialisés dans ce domaine ne discutent plus, aujourd'hui, du statut linguistique de ces pratiques de communication, mais des bonnes et mauvaises manières de les définir et de les analyser. S'il existe une controverse scientifique sur les langues des signes aujourd'hui, c'est bien à propos des modalités d'inscription graphique, et d'inclusion de ces modes de communication dans les cadres de la linguistique. Nous retrouvons donc là notre problématique initiale, replacée cependant dans un contexte sociopolitique particulier, marqué par l'affrontement de projets de société concernant la gestion du multilinguisme, les missions de la médecine, ou la contribution des scientifiques à la vie de la cité.

Notre problématique a en quelque sorte gagné en épaisseur. Elle s'est chargée d'enjeux socio-politiques plus explicites. Mais ce détour conduit aussi à interroger certains des repères mobilisés dans l'étude des activités scientifiques. Il permet, par le travail réflexif qu'il suscite, de préciser les grands axes de notre travail.

En investissant le contenu des sciences comme domaine d'investigation, des sociologues, historiens et anthropologues ont renouvelé leurs prises et perspectives de recherche. Ils se sont en effet interrogés sur ce qui avait permis de faire exister, à leurs yeux, de telles barrières entre ce qui constituait le cœur de la science, jusque-là considéré comme inexplicable d'un point de vue sociologique, et ses institutions, manifestations, et « perversions », sociales. D. Bloor (1976) notamment en a formalisé quelques repères pour l'étude des activités scientifiques. Il a tout d'abord défendu un principe de causalité, supposant de prendre en compte la diversité des facteurs intervenant dans la construction de savoirs. Il a également appelé à une réflexivité : les modèles explicatifs bâtis par les sociologues des sciences doivent pouvoir concerner leurs propres pratiques de recherche. Mais ce sont vraisemblablement les principes d'impartialité et de symétrie qui ont le plus bousculé les manières d'interroger le travail scientifique. Le premier consiste, pour

l'observateur, à mettre en retrait ses jugements d'appréciation sur les connaissances produites et les projets engagés. Le second invite à étudier les différents partis en présence lors d'une controverse, et à expliquer les réussites et les échecs à travers un même système explicatif. B. Latour (1984, 1991) a apporté, sur ce sujet, des développements originaux en proposant l'extension de ce principe de symétrie au monde matériel. Il s'agit d'inclure, dans la définition des problèmes, alliés, enjeux et points de résistance, la contribution (et l'action en quelque sorte) de non-humains, que ceux-ci constituent l'objet d'étude des chercheurs, leurs outils, ou un autre aspect de leur environnement de travail. En cherchant à interroger le rapport que des scientifiques entretiennent avec leur discipline, ou avec un objet échappant à leurs outils, nous nous inscrivons dans cette perspective. C'est là notre premier axe de travail. Nous chercherons en effet à comprendre comment sont construits, confrontés et négociés les frontières et ressources d'une discipline, – les sciences du langage, et plus particulièrement la linguistique –, et celles d'un objet d'étude, – la langue des signes.

Mais en recontextualisant ces pratiques de recherche au sein de débats plus politiques sur ce que sont, peuvent être ou ne pas être les sourds, une autre ligne de travail émerge. Elle est associée à une réflexion sur les points de repère de ce principe de symétrie. Dans le cadre de travail proposé par D. Bloor et B. Latour, comme dans les commentaires de mes interlocuteurs, les chercheurs restent au centre des analyses. C'est autour d'eux que se construisent ces réseaux socio-techniques qui font la science, alimentent et clôtent les controverses. Et c'est entre chercheurs que sont définis, pour l'essentiel, les termes des études et des débats scientifiques. La question du rapport que ceux-ci entretiennent avec leur terrain, avec des sourds, n'est tout simplement pas abordée ici. Ils sont pourtant les auteurs – non scientifiques – de conceptions particulières de la surdité, du langage, de la science, et de pratiques de communication gestuelle. Ils sont aussi la matière même de l'objet d'étude. Il est ainsi possible de positionner tout autrement notre point de symétrie, en questionnant les conditions de rencontre, d'observation et de collaboration de personnes sourdes et de scientifiques. Ce sera là notre deuxième axe de travail. Car les chercheurs sont, massivement, des entendants, et, qui plus est, des parlants. L'écrasante majorité des spécialistes des langues des signes ne connaissaient pas ces derniers modes d'expression avant de les étudier. Leurs pairs et professeurs ne les ont ni incités, ni préparés, à développer de telles analyses. C'est là un trait qui passe curieusement inaperçu. Non seulement ces scientifiques n'ont généralement aucun lien de parenté avec des sourds, mais ils ne disposent pas initialement de moyen de communication avec eux. Comment un langage gestuel de sourds est-il devenu, dans ces conditions, un objet d'étude pour ces chercheurs ? Quelle est la nature de l'implication de sourds dans ces recherches ? Au-delà d'une interrogation sur le parcours individuel de ces différents acteurs, ce sont les conditions mêmes d'une articulation entre des espaces scientifiques et un monde de sourds, locuteurs de langues des signes, qui sont à questionner. Nous ne chercherons pas tant à rendre compte du point de vue des uns et des autres, qu'à penser leurs lieux de rencontre, les modalités de leur collaboration, et la construction ou transformation de leur regard sur les langues gestuelles et les pratiques scientifiques.

## ***5– Penser les rapports entre Sciences et Langues des signes, entre Sourds et Chercheurs.***

Notre recherche est ainsi marquée par une double mise en perspective historique, qui traverse l'ensemble de ce travail. Il s'agit tout d'abord, comme nous l'avons déjà souligné, de comprendre le rapport, culturellement construit, entre Sciences et Langues des signes. Nous chercherons à préciser la nature du regard, et des questionnements, posés collectivement sur les pratiques de communication gestuelle de personnes sourdes, à partir du 17<sup>ème</sup> siècle. Nous nous interrogerons sur les formes d'appropriation, et d'abandon, de ce terrain d'investigation par différentes disciplines, au cours du 19<sup>ème</sup>, puis au début du 20<sup>ème</sup> siècle. Nous montrerons notamment que les langues gestuelles sont d'abord un objet d'étude – et un outil – de l'Anthropologie, qu'elle soit française, anglaise ou américaine. C'est à l'intérieur de cette discipline que se construit, tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle, une certaine conception du langage gestuel des sourds. Nous chercherons ainsi à préciser la nature des observations de ces chercheurs, de leurs réseaux de travail, et des représentations graphiques qu'ils proposent de cet objet. Ce siècle se termine cependant en France sur de profondes réorganisations sociales, politiques et scientifiques, qui redessinent les rapports entre Sciences Humaines et Langues des Signes. Ces bouleversements – qui traversent l'Anthropologie elle-même, et conduisent à la structuration d'une Linguistique générale, mais aussi de la Psychologie et de la Sociologie –, se jouent pour une large part autour d'un travail de définition du langage, d'un point de vue socio-politique et graphique. Nous chercherons à comprendre ici en quoi consiste cette exclusion des langues gestuelles du domaine de la linguistique moderne. Nous nous focaliserons ensuite sur les formes de négociations sociales, littéraires, théoriques et techniques, des cadres et repères de cette discipline, à travers les études de langues des signes. Nous nous interrogerons enfin sur les modalités actuelles d'existence d'un réseau international dédié à l'analyse de ces langues.

Il va de soi cependant que les communautés et pratiques scientifiques évoquées ici se construisent elles-mêmes à travers cette histoire, comme les réseaux de sourds, et les filiations ou distinctions entre différents modes de communication gestuels. C'est là l'importance de notre deuxième axe de travail que de tenter de penser la co-construction de cadres de recherche et d'un objet d'étude, et leur transformation dans le temps. Celles-ci se jouent dans des termes tout à fait concrets. Il faut que des chercheurs rencontrent des sourds pour pouvoir s'intéresser à leurs pratiques. Et il convient que ces derniers acceptent de se soumettre à leurs observations ou questionnements. Il faut encore que des moyens soient trouvés pour rendre compte de ce travail, et de cet objet, auprès d'autres scientifiques. Si la question technique des modalités d'inscription graphique d'une langue en gestes intervient ici, celle-ci doit cependant être resituée dans une problématique plus large portant sur les conditions sociales, spatiales, et techniques, de recherches sur les pratiques de communication gestuelle de personnes sourdes.

Ce deuxième axe de travail s'appuie ainsi sur une ligne anthropologique, permettant de préciser les modalités de rencontre et de collaboration entre Sourds et Chercheurs, ainsi que

les conditions d'existence collective des uns et des autres. Ceci se joue dans un registre spatial d'une part, en pointant l'importance des lieux où se déroulent des communications gestuelles, leurs observations et leurs discussions scientifiques. Cela se décline d'autre part dans un répertoire plus socio-professionnel et politique, en interrogeant le statut et les expertises des uns et des autres, et les rapports de force existant entre eux. L'articulation de nos deux axes de travail, questionnant la dynamique d'une confrontation de repères entre Sciences Humaines et Langues des Signes d'une part, entre Sourds et Chercheurs d'autre part, alimente une réflexion sur la nature de ces dialogues, sur l'importance qu'y jouent des questions de supports et de voies de communication.

### *5-1. Penser les espaces de rencontre et de travail.*

Nous tenterons ainsi, au cours de cette recherche, de penser les différentes configurations articulant des espaces scientifiques et les lieux de vie d'une langue gestuelle, permettant ou non que des questions de recherche, un terrain d'observation, des laboratoires, et des espaces d'échanges et de certification, existent sur cet objet.

Nous montrerons l'importance, au 17<sup>ème</sup> siècle, de lieux de pouvoir dans la construction d'un regard scientifique collectif sur le rapport au langage de personnes sourdes de naissance. Nous préciserons ensuite ce qui s'échange et s'imagine à propos des sourds, autour des espaces académiques de la science au cours du 18<sup>ème</sup> siècle, et les difficultés rencontrées pour mettre en place un réseau de recherche sur les langues gestuelles. La construction d'un regard scientifique sur le langage des sourds accompagne, de manière caractéristique, le développement – et les efforts de contrôle – d'une éducation spécialisée. Les institutions scolaires de sourds deviennent, à partir de la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, un espace central dans la vie collective de locuteurs de langues des signes, comme dans les projets sociaux, et scientifiques, concernant cette population. Elles sont le lieu, au tournant des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, de fortes articulations, entre corps professionnels, scientifiques et politiques, autour d'une conception du langage laissant peu de place à des recherches sur les pratiques de communication gestuelle. La seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle est alors marquée en France par un investissement massif de l'espace public comme lieu de débat politique et scientifique sur un langage gestuel. Il est collectivement occupé par des sourds locuteurs de langues des signes, des professionnels de l'éducation ou de la réadaptation, des parents d'enfants sourds, et des chercheurs. C'est à cette époque que se multiplient, dans les universités de plusieurs pays occidentaux, des recherches linguistiques sur différentes langues des signes, pratiquées par des personnes sourdes.

Nous aborderons trois configurations de travail propres à cette époque contemporaine. Elles donnent à voir différents modes d'articulation – ou de co-construction – de réseaux de chercheurs et de sourds. La première s'inscrit dans un espace public d'explorations scientifiques et artistiques autour d'une langue des signes. La seconde incorpore, dans un univers académique de recherche, les ressources et les repères d'un monde de locuteurs de

langue des signes. La dernière renvoie à des situations de travail interdisciplinaire, mobilisant des acteurs ayant des attaches géographiques, institutionnelles et professionnelles diversifiées.

Nous décrivons ainsi sous les traits d'un réseau-laboratoire, la co-construction, en France, durant les années 1970-1980, d'un mouvement social de sourds, et des premières recherches sociologiques et linguistiques sur la « Langue des Signes Française » (LSF). Ce sont dans les tables de concertation proposée par l'État, et aux premières heures de ce mouvement, que se construit une controverse sur le langage des sourds, opposant les acteurs d'une psychologie du langage, et des linguistes et sociologues récemment engagés dans ce domaine d'étude. Nous montrerons que des recherches sur la LSF sont durablement mises en place au sein de réseaux associatifs, voués à la promotion et à l'enseignement d'un langage gestuel utilisé entre sourds. Nous chercherons à reconstruire les pratiques et situations de travail de deux de ces chercheurs, engagés, dans un cadre essentiellement associatif, dans des analyses linguistiques de cet objet. Ce n'est cependant qu'à la fin des années 1990 – aux débuts de notre propre recherche –, qu'existent, et se multiplient, des laboratoires de linguistique spécialisés dans une langue des signes. Ils ne sont que récemment les lieux de recherches collectives, qui s'ouvrent aussitôt sur un travail en réseau.

Nous entrerons alors dans la vie d'un laboratoire de linguistique spécialisé dans l'étude d'une langue gestuelle, telle que nous avons pu l'observer en 1998 au Québec, où, contrairement à la France, ce type de recherche institutionnelle existait depuis 10 ans. Nous chercherons, à travers une rapide mise en perspective historique, à comprendre l'histoire de ces investigations universitaires. Nous décrivons les modalités d'articulation, au sein de cet espace institutionnel, d'un monde de sourds, locuteurs d'une langue gestuelle, et d'un univers de chercheurs, formés à la linguistique de langues en sons. Nous nous interrogerons ensuite sur les modalités de construction d'espaces de dialogue et de certification, entre sites de recherches spécialisés, sur la scène internationale.

Nous reviendrons enfin vers la scène des recherches françaises. Nous y suivrons les activités collectives de linguistes et d'informaticiens, dans la conception et la réalisation d'un large corpus de LSF, et d'un outil informatique d'annotation et d'analyse à même l'image. Tels que ces chercheurs les conçoivent, ils doivent l'un et l'autre venir équiper un travail d'exposition et de certification de leurs prises de recherches, en rendant accessibles, aux autres chercheurs comme aux sourds, leurs données et écrits de travail.

Nous voyons à travers ce dernier exemple que l'analyse de ces configurations ouvre sur un autre type d'espace, celui des publications. Nous évoquerons ainsi comment chacune de ces articulations entre espaces scientifiques et non scientifiques, et entre différentes expertises, s'accompagne d'un type de mise en scène, graphique et littéraire, de ces activités de recherche.

## *5-2. Efficace et porosité d'une frontière, entre Sourds et Chercheurs.*

Les chercheurs, les sourds et, en quelque sorte, les langues des Signes elles-mêmes, sont les acteurs de notre histoire. Il va de soi cependant que ces termes ne renvoient pas aux mêmes réalités selon les époques et le regard de l'observateur. Il ne s'agit donc pas, en les nommant ainsi, de les réifier dans une catégorisation immuable. Tout au contraire. Nous souhaitons interroger la manière dont la/les langue(s) des signes sont définies, pourquoi elles sont rassemblées en une seule famille, et opposées aux langues en sons. De même, en distinguant sourds et chercheurs, nous voulons penser le rapport de scientifiques avec leur terrain d'étude. Les Chercheurs pourraient être sourds, et les locuteurs de Langue des Signes pourraient s'investir dans la recherche. C'est effectivement ce qu'il arrive aujourd'hui. Mais nous montrerons que, même dans ce cas de figure, une distinction de statuts et d'expertises, liée au fait d'être sourd et d'être chercheur, persiste selon les tâches et situations de travail, et leurs scènes d'exposition.

Nous verrons, tout au long de ce travail, que les recherches sur les langues des signes se sont construites autour d'une double frontière anthropologique. Les hommes de sciences et de lettres des 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles ont décrits les sourds de naissance, en différents termes, en insistant sur leur altérité historique et culturelle. Ils seraient Autres tout d'abord en ayant, du fait de leur surdité, échappé aux effets de la civilisation. Ils constituent à ce titre les témoins occidentaux d'une humanité à l'état de nature. Ils seraient Autres ensuite pour vivre, et avoir grandi, dans un registre exclusivement visuel et gestuel. Les comparaisons effectuées avec d'autres populations, éloignées dans le temps, ou dans l'espace géographique, ne font que renforcer leur portrait « d'étrangers de l'intérieur ». Il s'ensuit au 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles des efforts d'éducation qui relèvent autant d'un travail de démutisation (faire naître la parole articulée), d'alphabétisation, que d'acculturation. Sujets de réflexions philosophiques, puis d'expérimentations pédagogiques, les sourds de naissance deviennent simultanément l'objet d'études anthropologiques, et celui d'un contrôle, ou d'une rééducation, sociale.

On nous objectera que c'est là un portrait relativement passif des personnes sourdes. Mais c'est un effet des relations engagées entre sourds et chercheurs. Ou bien ces derniers n'ont pas les moyens de communiquer avec les premiers, ou bien ils sont eux-mêmes les acteurs de cette éducation spéciale, et parlent, à ce titre, au nom de leurs élèves. Le 19<sup>ème</sup> siècle modifie cette situation en multipliant les professeurs et les étudiants sourds. Ceux-ci souhaitent entrer dans les débats, définir leur langue et leur avenir. Car eux-aussi construisent une frontière anthropologique, distinguant locuteurs et non locuteurs de langues des signes, sourds et non sourds. L'histoire des recherches sur les langues des signes s'articule ainsi à une histoire plus socio-politique, où s'affrontent plusieurs projets de société, et différentes conceptions du monde. L'interdiction, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, d'avoir recours à une communication gestuelle dans l'éducation des sourds, et, par effets d'entraînements, dans les espaces publics, marque alors aussi les rapports entre sourds et chercheurs en France. Les espaces de vie d'une langue des signes, et les sites de recherches et de débats scientifiques,

semblent désormais disjoints. Le 20<sup>ème</sup> siècle est alors marqué par la re-découverte, par des linguistes, sociologues ou anthropologues, de l'existence de langues gestuelles et de leurs locuteurs.

Nous questionnerons, dans les collaborations qui s'organisent – non sans tensions –, entre sourds et chercheurs, la consolidation, déconstruction, hybridation, ou démultiplication des statuts et expertises. En effet, « bien que des catégories apparaissent souvent comme si elles étaient des étiquettes collées sur les choses, elles sont du ressort de ceux qui ont le pouvoir de nommer » nous rappelle L. Mondada (1995, p.15). « La surprise face à une situation qui sort de l'ordinaire, la rupture des attentes normées par la langue et la culture, provoquent une réflexion métalinguistique qui réfute le réalisme des catégories et les attribue à des visées argumentatives et identitaires de sujets ou de groupes sociaux. » Nous essayerons ainsi de voir comment ce travail de dénomination, et de conception, de l'objet et des acteurs de ces recherches, se joue dans l'organisation pratique des activités scientifiques, comme dans leurs mises en scène publiques.

### *5-3. Un travail de représentation, le support en question.*

Que nous évoquions les situations de collaborations entre sourds et chercheurs, ou les relations construites entre les langues des signes et les autres modes de communication étudiés au sein des sciences du langage, la question des modalités pratiques, et matérielles, de ces rapprochements et confrontations se pose. Comment ces acteurs communiquent-ils ? À travers quel support commun, et quel graphisme, ces objets sont-ils inscrits dans un même plan de travail ? Cette question, *à priori* anodine, des supports d'inscription et des voies de communication, s'avère être une pièce décisive de notre puzzle. Elle se pose différemment selon les modalités d'articulation entre les espaces de vie d'une langue des signes, et ceux de recherches sur cet objet. Elle donne corps à différents dispositifs de travail, et soutient, de manière diverse mais toujours décisive, les conceptions de cet objet d'étude, de ses acteurs, et de leur discipline.

La transcription des gestes à travers les mots d'une langue à écriture alphabétique, sur papier, constitue le premier support de travail sur les langues gestuelles. C'est dans cet espace que sont consignés, et confrontés, les gestes de sourds et de peuplades lointaines. Les limites de ce dispositif, soulignées par plusieurs chercheurs au début du 19<sup>ème</sup> siècle, mettent en exergue la transformation du regard, qui s'opère à cette époque, sur les pratiques de communication gestuelle. Il se fait plus descriptif que prescriptif, et veut saisir les gestes dans le détail et la diversité de leurs réalisations. Les représentations figuratives, bien que coûteuses en temps et en argent, se multiplient. Les chercheurs, anthropologues, pédagogues et archéologues, veulent comparer les éléments d'une collection où différents groupes humains doivent pouvoir être représentés. Les réseaux de recherche qui tentent de se mettre en place sur un tel objet, mobilisant différents intermédiaires, sont cependant confrontés aux difficultés apportées par l'absence d'une telle grille commune, partageable par des observateurs éloignés géographiquement. Les efforts d'inscription de pratiques de

communication se concentrent parallèlement autour d'un autre terrain d'observation, pluridisciplinaire, de portée politique et pédagogique plus explicite : la parole articulée. Nous montrerons comment les collaborations scientifiques, plusieurs constructions disciplinaires, une certaine pédagogie des sourds, et différents enjeux politiques et économiques, s'emboîtent autour d'une conception vocale, discrète, et arbitraire, du langage.

Des pratiques spécifiques d'inscription et d'interrogation des données organisent désormais les analyses, les réseaux de communication, et les processus de certification des études sur le langage. Nous montrerons que différentes voies d'insertion des langues gestuelles dans les cadres de la linguistique moderne sont empruntées, aux États-Unis et en France, dans la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Les premiers investissent le formalisme des principes de définition du langage, mettant en retrait la matérialité même des langues considérées. Les seconds interrogent à l'inverse les effets de canal sur les structures linguistiques, et explorent, en corps et en pratiques, les ressources d'une langue visuo-corporelle, et les processus scientifiques de mise à l'écrit. Dans les deux cas, ces développements scientifiques s'appuient sur des échanges directs entre sourds et chercheurs, sur des expériences artistiques et pédagogiques en langues des signes. La production de corpus vidéos ne vient que dans un second temps équiper ce travail de construction de nouvelles prises de recherche linguistique. Ces documents sont utilisés, par plusieurs acteurs de recherche français, comme les supports d'une réflexion sur les caractéristiques de la langue des signes, mais aussi sur le caractère culturel des procédures graphiques propres aux investigations linguistiques. Le support vidéographique représente alors, pour certains d'entre eux – sourds et entendants –, une alternative possible au monde du papier, habité par l'écriture alphabétique et cantonné à deux dimensions. Pour d'autres au contraire, l'écrit reste le moyen essentiel de toute mise à distance, et à plat, des structures d'une langue, fut-elle iconique et corporelle.

Les nouvelles technologies de communication ouvrent dans ce contexte de nouvelles perspectives, en permettant d'articuler dans un même document, données vidéo et écrits de travail. Nous montrerons qu'elles sont aujourd'hui collectivement investies, sur la scène internationale, pour soutenir – ou cadrer – les processus de communication et de certification des recherches linguistiques sur différentes langues des signes. Nous questionnerons, aux termes de cette recherche, les activités de conception et de réalisation de ces nouveaux environnements de travail, et les pratiques de recherche que ces objets, – ou ces collaborations –, suscitent.

### ***6– Ressources et matériaux de travail de cette recherche.***

Ces grands axes de travail expliquent l'importance ici d'une mise en perspective dans le temps des recherches étudiées. Mon terrain d'étude était cependant initialement concentré sur le réseau des linguistes français spécialisés dans l'étude de langues des signes. Comme cela a déjà été évoqué, celui-ci était lui-même, aux débuts de cette recherche, en cours de structuration. Vers la fin des années 1990, de nouveaux chercheurs s'investissent en effet dans

ce domaine, ou acquièrent le statut de professeur. Parallèlement, le nombre d'étudiants intéressés par cette problématique augmente. Ce sont eux qui sont, pour une large part, à l'origine des rassemblements et lieux d'échanges universitaires sur la langue des signes en France. N'étant pas moi-même formée à cette discipline, l'insertion dans ces réseaux, formels et informels, universitaires et associatifs, s'est avérée décisive dans la compréhension des pratiques, enjeux, et prises de travail de ces chercheurs.

Mes ressources relèvent pour une large part de ces investigations de terrain, composées de nombreuses et décisives discussions informelles, portant sur les relations entre sourds et chercheurs, sur les modalités d'inscription et d'analyse d'une langue gestuelle, et sur les relations entretenues avec les linguistes spécialisés dans d'autres pays. Elles ont été engagées avec des doctorants toulousains d'abord, puis de la région parisienne, et d'autres sites urbains où cette spécialisation existait (Rouen, Tours, Lyon, Grenoble). L'organisation de trois journées d'études universitaires sur la langue des signes (R'LS), à Toulouse, en 1998, 1999 et 2001, a par ailleurs permis la rencontre des principaux chercheurs de ce domaine. J'ai en effet pris en charge, dans ce cadre, le travail d'informations et de sollicitations auprès des linguistes et doctorants spécialisés. Cette tâche impliquait également, la première année, l'organisation d'hébergements dans mon entourage. Ceci a donc facilité les échanges avec ces chercheurs. Ces activités m'ont ensuite permis d'être dans un réseau d'informations, et d'ouvrir ce terrain à d'autres espaces. Ces initiatives toulousaines, d'abord engagées par un comité d'étudiants pluridisciplinaire (A. Risler, S. Lapoutge, F. Vergé, linguistes, D. Maître, psychologue, et moi-même en sociologie), ont été formalisées, temporairement, à travers la création d'une association (*Garos Signes*), visant à stimuler les échanges entre acteurs sourds et entendants de recherches sur la langue des signes, universitaires ou non. L'*Association de Recherche Internationale en Langue des Signes* (ARILS), créée à la fin des années 1990 à l'université de Rouen, semblait remplir cette fonction à une autre échelle. La deuxième journée d'étude organisée à Toulouse 2 en 1999, fut alors jumelée avec une rencontre de l'ARILS, organisation scientifique dont j'ai par ailleurs suivi les activités et colloques proposées dans d'autres villes de France. S'inscrivant enfin dans les développements de collaborations entre linguistique et informatique, la troisième journée d'étude toulousaine fut co-organisée par des laboratoires de sciences du langage et d'informatique de Toulouse 2&3.

Ces premières investigations de terrain sont donc marquées par des situations de conférences, et par les discussions informelles que ces rassemblements permettent. Elles ont généralement fait l'objet de prises de notes<sup>4</sup>. En m'installant ensuite dans la région parisienne,

---

<sup>4</sup> Parce qu'aux yeux de certains chercheurs et doctorants, je faisais davantage partie des marges, ou de l'histoire, de leur terrain d'étude, – plutôt que d'un monde de sociologues –, j'ai été amenée, de manière tout à fait caricaturale dans les premiers temps, à montrer ostensiblement – et paradoxalement – mes activités de prises de notes, afin que personne ne soit trompée sur ma démarche. J'ai cependant eu l'occasion d'expérimenter, par le questionnement de quelques apprentis en recherche linguistique, l'angoisse de questions décontextualisées sur des façons de dire en LSF, ou de commentaires sur certains de mes signes (régionaux ou anciens). Pour ce qui concerne les échanges avec des sourds, les discussions informelles étaient souvent plus intéressantes que les situations d'entretiens, où non seulement ils attendaient, dans ce cadre, un certain type de questions (plus linguistiques), mais où ils m'accusaient, de plus, de me moquer d'eux en leur demandant de raconter des choses que, d'après eux, je connaissais déjà.

ce terrain s'est étendu à des situations d'enseignement (en suivant des séminaires de C. Cuxac, à l'université de Paris 8), mais aussi de rencontres et de débats associatifs propres à cette région (en assistant aux conférences de *Gestes* – Groupe d'Études thérapies et Surdités –, de l'Académie de la LSF, et des « *Amis d'IVT* », accompagnant la troupe de théâtre *IVT*). J'ai également assisté à diverses journées de travail sur la langue des signes (organisées par exemple par le milieu scolaire à l'INJS de Paris, entre laboratoires de linguistique à l'université de Grenoble – le Lidilem et l'ICP –, ou entre sociologues, au CSI, à l'École des Mines de Paris). D'autres rencontres ou conférences, suivies dans le cadre de ce travail de terrain, portaient plus largement sur les activités de linguistes en général, comme, entre autres, le colloque organisé à Tours en 2001 sur la « Transcription de la parole normale et pathologique ». D'autres sites d'observations ou d'échanges concernaient par ailleurs le travail de la parole, de rééducation de personnes sourdes, ou de prévention de la surdité. Ce terrain, qui ne sera que très peu utilisé ici, était destiné à rendre compte des termes d'une controverse scientifique sur la langue des signes. J'ai par exemple engagé des recherches sur l'audiophonologie, dans une moindre mesure sur la génétique, ainsi que sur le suivi longitudinal pendant 10 ans d'implantations cochléaires, dirigé par un sociologue, au CTNERHI. Ces différents terrains, qu'il serait intéressant de poursuivre, ont été abandonnés dans le cadre de cette présente recherche. Ils ont cependant contribué à la construction de ma problématique.

Nous ne poursuivrons pas ici cette énumération des sites d'observations et d'échanges qui constituent en quelque sorte les sous-terrains de ce travail<sup>5</sup>. C'est là que j'ai construit des repères pour suivre, comprendre, et questionner, les activités de linguistes. Ces sites d'observation ont aussi constitué un terrain important en ce qui concerne les modes d'exposition publique de recherches sur des langues gestuelles. Ce réseau ne donnait cependant pas suffisamment à voir des chercheurs au travail, en prises avec leur objet d'étude. Il ne permettait pas non plus de préciser l'importance de contextes et de situations de recherche. Une mise en perspective historique, à plusieurs échelles, devenait plus clairement nécessaire, de même que l'observation de pratiques d'analyse linguistique en cours.

Trois terrains d'études ont alors été plus spécifiquement investis. Le premier est un laboratoire de linguistique québécois, spécialisé dans l'étude de la « LSQ » (Langue des Signes Québécois), dans lequel je suis restée un mois, à l'automne 1998<sup>6</sup>. Des interlocuteurs de cette équipe, sourds et entendants, et certains de ses anciens membres, ont également été rencontrés. Le second terrain investi est un colloque international de recherches sur les langues des signes, un *TISLR*, qui s'est tenu pour la première fois en Europe, en juillet 2000 (à Amsterdam). Il rassemblait les acteurs de recherches linguistiques, sourds et entendants, étudiants et professeurs, de nombreux pays, essentiellement d'Amérique et d'Europe. Il m'a permis d'observer, dans les marges de ce colloque, des situations de travail collectives sur des

---

<sup>5</sup> Un récapitulatif, sous forme de tableaux, des différentes sources utilisées figure en annexe.

<sup>6</sup> Ce terrain, composé de deux volets de 1 mois chacun (le premier passé dans un laboratoire, le second auprès de ses différents interlocuteurs), a été permis par le soutien du CCIFQ, à travers le financement d'un voyage de court-séjour au Québec.

corpus de langues des signes. Il a permis d'étendre sur cette scène internationale l'observation des modalités d'exposition publique de ces recherches. Il a également été un site sans précédent de réflexion sur les relations entre acteurs sourds et entendants de recherche. Les premiers se sont par exemple mobilisés pour protester contre les mauvaises conditions d'accès à des conférences généralement tenues en anglais, et traduites en Langue des Signes Hollandaise. L'observation d'un *Gesture Workshop* à Londres, en 2001, rassemblant davantage d'informaticiens, s'inscrit dans la continuité de ce terrain, mais aussi dans celui de mon troisième site d'observation. Il s'agit du suivi sur deux ans d'un projet, financé par le ministère de la recherche français, impliquant linguistes et informaticiens dans la réalisation d'outils informatique de transcription de corpus en langue des signes.

L'ensemble de ces observations ont fait l'objet de prises de notes. Des entretiens ont par ailleurs été menés au Québec avec différents acteurs (N=17), y compris en langue des signes. Certains ont été enregistrés, d'autres ont fait l'objet de prises de notes, généralement en direct. Cette diversité des conditions d'échanges caractérise également le terrain français (N=44), où j'ai pu cependant utiliser une caméra pour les entretiens formels en LSF. Le corpus d'échanges (N= 10) avec des chercheurs issus d'autres pays (USA, Hollande, Allemagne, Grande-Bretagne, Norvège) est quant à lui celui qui a été mené de la manière la plus informelle. Il porte sur la question du statut des sourds dans la recherche, et sur l'organisation du travail dans ces recherches linguistiques. Il concerne également les rapports de chercheurs issus de différents pays avec leurs homologues français. Pour ce qui concerne les entretiens et discussions réalisés en France, il s'agissait de comprendre d'abord l'histoire de ces recherches. J'ai cherché à connaître le parcours individuel de chercheurs et d'étudiants en linguistique ou sociolinguistique, spécialisés dans l'étude de langues des signes, mais aussi les expériences de différents acteurs du mouvement sourd (parents, pédagogues, professeurs de LSF ou interprètes), et le regard de scientifiques appartenant à différentes disciplines (sociologues, ethnologues, psychologues...). Il s'agissait ensuite de revenir sur des points plus théoriques et pratiques du travail linguistique sur des langues des signes<sup>7</sup>. Nous pouvons ainsi dissocier deux séries d'entretiens, ou de discussions avec prises de notes, l'une alimentant l'analyse de l'organisation, dans les années 1970–1980, de recherches sur la langue des signes, l'autre permettant de préciser les ressources, résistances ou portées de certaines pratiques ou situations de travail. Ces données ont été articulées à d'autres sources d'informations, comme les revues ou les actes des colloques mis en place par des associations militant pour la langue des signes, des organisations de parents, des représentations de sourds, ou des établissements scolaires. Elles sont également venues alimenter l'analyse des corpus d'articles de deux linguistes français, investis dans ces recherches dès les années 1970, P. Jouison et C. Cuxac (respectivement 30 documents – dont 16 publiés à titre posthume –, et 22 publications, pour la période 1977–1991, ainsi que 33 productions de C. Cuxac pour la période 1992–2004). Le travail réalisé sur le Québec, ou sur les modalités d'exposition publique des recherches sur une scène internationale, s'appuie également sur des corpus de

---

<sup>7</sup> Ce type d'investigation et d'entretiens a aussi concerné, de manière complémentaire, le travail informatique, sociologique, et ethnologique. Compte-tenu des cadres de ce travail, ces échanges n'ont été que partiellement exploités ici.

textes (70 publications de l'équipe québécoise sur la période 1988–1998, et 53 documents produits par différents chercheurs sur des langues des signes, de 1975 à 2004)<sup>8</sup>.

L'exploration historique, enfin, s'appuie sur une littérature aujourd'hui conséquente sur l'histoire des sourds (avec les travaux, issus de différentes disciplines, d'Y. Bernard, C. Cuxac, Y. Delaporte, A. Karacostas, N. Lachance, P. Ladd, H. Lane, J. R. Presneau, J. Rée, A. de Saint-Loup, D. Séguillon, B. Truffaut ...), sur celle des sciences expérimentales et des premières organisations scientifiques (C. Bazerman, C. Licoppe, S. Shapin, S. Schaffer...), mais aussi de l'anthropologie (Cl. Blanckaert, J. L. Chappey, J. Copans, N. Dias, C. Désirat, M. Duchet, J. Jamin, M. Kilani, M. Renneville, B. Rupp-Eisenreich, G. W. Stocking, J. Urry...), de la linguistique (S. Auroux, G. Bergounioux, G. Mounin, Cl. Normand, P. Prodger ...) et de la psychologie (A. L. Blumenthal, S. Nicolas, B. Virole...). La première démarche a été de proposer une lecture particulière des travaux menés par ces auteurs, en cherchant notamment à croiser les informations que chacun pouvait apporter, dans leur contexte historique propre, sur les pratiques de différentes communautés scientifiques, d'une part, et sur la situation, les organisations, et l'éducation de sourds, d'autre part. Ce travail a lui-même alimenté la recherche de repères dans la manière de penser l'histoire des études sur les langues des signes, dans la mesure où ces auteurs, n'appartenant pas aux mêmes disciplines, n'interrogeaient pas leur passé de la même manière. Ils ont par ailleurs largement balisé, par leurs travaux, les investigations possibles dans ce domaine, en évoquant les types de sources consultables, et les principaux acteurs de ces histoires. La deuxième démarche a alors consisté à lire les documents d'époque portant sur les sourds, leur éducation, et leur langage gestuel. Il fallait en effet entrer davantage que ne le faisaient les chercheurs cités, dans les descriptions et les pratiques scientifiques des auteurs qui se sont intéressés au mode de communication gestuel de sourds<sup>9</sup>. C'est dans cette même perspective que les débats et présentations de recherches réalisés au sein de différentes institutions scientifiques ont été consultés (séances d'académies des sciences, bulletins des sociétés de linguistique et d'anthropologie...). Ils l'ont été à travers la base de données Gallica de la Bibliothèque Nationale de France, disponible sur internet, qui permet à la fois des recherches transversales, par mots clés, et des lectures plus contextualisées des travaux et débats portant sur les sourds.

Ces derniers échanges scientifiques sur les sourds et leur(s) langage(s) peuvent être rapidement présentés à travers quatre grands thèmes. Plusieurs interventions ou recherches concernent tout d'abord les liens entre savoir médical et pratiques pédagogiques. Nous trouvons ici des indications sur les examens de l'oreille, sur les typologies de la surdité, et certaines technologies associées, permettant d'équiper ou d'orienter la rééducation et les

---

<sup>8</sup> Les listes des références étudiées figurent en annexe.

<sup>9</sup> La plupart des documents anciens ont été « puisés » sur les sites internet « Gallica » de la Bibliothèque Nationale de France, « Medica » de la Bibliothèque Inter-Universitaire de Médecine, et « Les classiques des Sciences Sociales », une collection développée par des bénévoles en collaboration avec la Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi et avec le soutien du Cégep de Chicoutimi et de Ville de Saguenay. Les bibliothèques des écoles de sourds-muets sont de véritables cavernes d'Ali Baba, qui rivalisent néanmoins avec cette grotte mythique par l'absence de recensements bibliographiques, et par les conditions difficiles de conservation ou de consultation de ces trésors. Elles restent néanmoins les principaux centres où peuvent être consultés des écrits historiques de personnes sourdes ou d'associations locales.

modalités d'instruction de personnes sourdes. D'autres débats portent ensuite, de manière plus spécifique, sur le travail des précepteurs, qui recherchent une forme de reconnaissance professionnelle, et suscitent des interrogations d'ordre philosophique ou anthropologique sur les processus en jeu dans l'éducation des sourds. Deux autres thèmes émergent alors. Le premier concerne l'organisation, et la gestion, politique et administrative d'une instruction à grande échelle des enfants sourds. Ces questions ouvrent sur des considérations statistiques, et sur des activités de recensement des établissements et des méthodes pédagogiques existantes. Le second thème rassemble les questionnements construits autour du langage, dans ses rapports avec la physiologie, l'appareil articulatoire, l'anatomie, ou l'histoire de l'humanité. En lien avec les développements statistiques, et l'encadrement administratif de l'éducation des sourds, cette population est évoquée dans les recherches et débats sur les effets de la consanguinité. Les sourds, et leur pratique d'une langue gestuelle, sont également mentionnés dans les investigations sur le siège biologique du langage. Ils représentent par ailleurs, pour certains scientifiques, un des états que les sociétés humaines, et leurs langues, ont pu traverser.

Ces documents, émanant d'organisations scientifiques, montrent que si les questions concernant les modes de communication de personnes sourdes se construisent et se posent d'abord dans le champ des sciences expérimentales, elles s'avèrent être essentiellement d'ordre anthropologique. Elles sont une manière d'interroger la nature de l'homme et de son langage. Elles traversent alors tout particulièrement l'histoire de cette discipline tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle. Ce n'est qu'à la fin de ce siècle, et au début du suivant, qu'elles relèvent plus explicitement de la psychologie, puis de la linguistique, tandis qu'elles entrent à peine aujourd'hui dans le champ de l'ethnologie, et de la sociologie. Si, au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle, les langues gestuelles de sourds sont, en quelque sorte, un objet imprévu au sein de la linguistique moderne, elles représentent cependant un terrain de recherche déjà chargé et travaillé par deux siècles de réflexions – et d'expérimentations – sur les ressources, les caractéristiques, le développement, et les représentations graphiques, du langage humain.